

HISHAM MATAR

LA TERRE QUI
LES SÉPARE

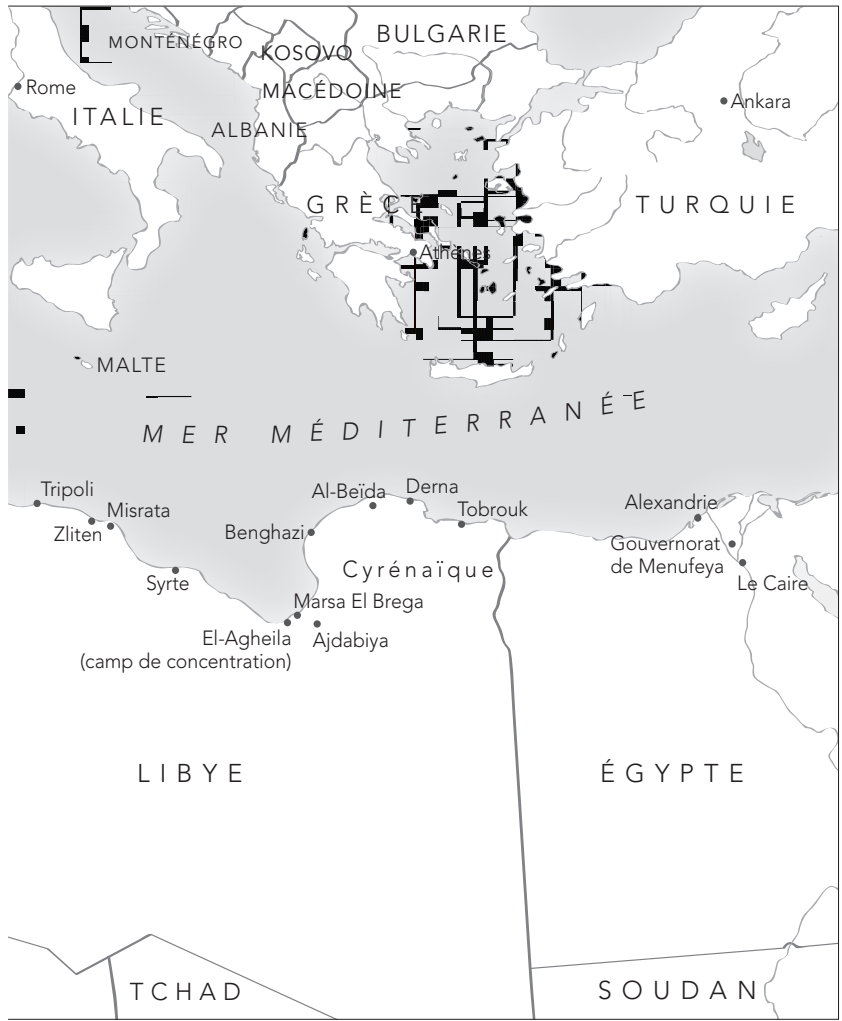
récit

*Traduit de l'anglais
par Agnès Desarthe*

nrf

GALLIMARD





© Jeff Edwards



Titre original:

THE RETURN. FATHERS, SONS AND THE LAND IN BETWEEN

© Hisham Matar, 2016.

© Éditions Gallimard, 2017, pour la traduction française.



À la fin du mois d'août 2011, Tripoli tomba et les révolutionnaires prirent le contrôle d'Abou Salim. Ils brisèrent les portes des cellules, et les hommes entassés à l'intérieur de ces boîtes de béton sortirent peu à peu, errant sous la lumière du soleil. J'étais chez moi, à Londres. Je passai la journée au téléphone avec l'un des hommes armés de masses qui fracassaient les portes. «Attends, attends», criait-il tandis que j'entendais le choc de son marteau contre l'acier. Rien à voir avec le son d'une cloche au grand air, plutôt un glas enfoui profondément, comme un souvenir ancien, psalmodiant quelque chose comme *Je veux y être et je ne veux pas y être*. D'innombrables voix hurlaient: «Dieu est grand!» Il tendit sa masse à un compagnon et je l'entendis haleter, la détermination et la victoire se sentaient dans chaque respiration. *Je veux y être et je ne veux pas y être*. Ils atteignirent une cellule au fond d'un sous-sol, la dernière du bâtiment. Cris de toutes parts, voix proposant de l'aide. J'entendis l'homme s'écrier: «Quoi? À l'intérieur?» Tout devint confus. Puis je l'entendis hurler: «Vous êtes sûrs?» Il reprit l'appareil et dit que les hommes pensaient que la cellule contenait un personnage important originaire d'Ajdabiya, la ville natale de mon père, qui avait passé les dernières années à l'isolement

dans un cachot. Je ne pouvais dire un mot. *Je veux y être et je ne veux pas y être.* « Reste en ligne », me dit l'homme au bout du fil. Toutes les trois secondes, il répétait : « Reste en ligne. » J'ignore si cela dura une minute ou une heure. Lorsqu'ils finirent par enfoncer la porte, ils découvrirent un vieillard aveugle dans une pièce sans fenêtre. Sa peau n'avait pas été exposée au soleil depuis des années. Lorsqu'ils lui demandèrent comment il s'appelait, il répondit qu'il ne savait pas. De quelle famille venait-il ? Il ne savait pas. Depuis combien de temps était-il là ? Apparemment, il avait perdu la mémoire. Il ne possédait qu'une seule chose : une photo de mon père. Pourquoi ? Quel était son lien avec mon père ? Le prisonnier l'ignorait. Et, bien qu'il ne se souvînt de rien, il était heureux d'être libre. C'est le mot que l'homme au téléphone employa : « heureux ». J'aurais voulu poser une question concernant la photo. Était-elle récente ou ancienne ? Était-elle accrochée au mur, la gardait-il sous son oreiller, ou l'avaient-ils trouvée par terre, près du lit ? Y avait-il un lit dans la geôle ? Le prisonnier avait-il un lit ? Je ne posai aucune de ces questions. Et lorsque l'homme dit : « Je suis désolé », je le remerciai, puis je raccrochai.

*

Début octobre, alors que je tentais de me concentrer sur les cours que je devais donner à New York, toutes les prisons politiques, toutes les caches souterraines secrètes tombaient les unes après les autres aux mains des révolutionnaires. Les cellules s'ouvraient, les hommes qui s'y trouvaient étaient relâchés, reconnus. Mon père n'était dans aucune.

Pour la première fois, la vérité devint indubitable. Il était clair qu'on l'avait abattu, ou pendu, ou affamé, ou torturé à mort. Personne ne savait quand, ou ceux qui savaient étaient morts, ou s'étaient enfuis, ou encore étaient trop indifférents ou trop terrifiés pour parler. Cela s'était-il passé durant sa sixième année d'incarcération, quand les lettres avaient cessé de nous parvenir? Était-ce lors du massacre qui avait eu lieu dans cette même prison, où 1 270 hommes avaient été rassemblés et fusillés? Ou avait-il connu une mort solitaire au cours de sa septième, huitième ou neuvième année de prison? Ou encore pendant sa vingt et unième année d'enfermement, après le début de la révolution? Peut-être pendant l'un des nombreux entretiens que j'accordai, dans le but de dénoncer la dictature? Ou peut-être Père n'était-il pas mort, comme Ziad continuait de le croire, même après l'ouverture de toutes les prisons. Peut-être était-il libre et, du fait d'une incapacité quelconque – perte de mémoire, perte de la vue ou de la parole –, il ne pouvait retrouver le chemin de son foyer, errant, tel Gloucester à travers la lande du roi Lear. « Donne-moi ta main : tu n'es plus qu'à un pied / De l'extrême bord », dit Edgar à son père aveugle, qui a résolu de mettre fin à sa vie ; ces vers sont restés gravés en moi ces vingt-cinq dernières années.

C'est sans doute l'histoire du prisonnier amnésique qui a fait croire à mon frère que Père pourrait encore être en vie. Quelques jours après mon arrivée à New York, je reçus un appel de Ziad : il me demandait si je pouvais trouver une personne susceptible d'établir un portrait de Père tel qu'il serait aujourd'hui afin de le faire circuler à travers le pays et sur Internet. « Quelqu'un le reconnaîtrait peut-être », dit-il.

Je contactai une spécialiste du portrait-robot au Canada. Elle désirait que je lui envoie le plus de photos possible de mon père, de ses frères et de mon grand-père. Après les avoir reçues, elle m'appela pour me poser une série de questions sur ses conditions de vie en prison : la nourriture, la torture, la maladie ? Dix jours plus tard, le dessin me parvint. Elle avait fait s'effondrer les joues sans pitié, avait creusé les orbites et exagéré la légère cicatrice qu'il portait au front. Le pire, dans ce portrait, c'était sa crédibilité. Il m'amenait à imaginer d'autres modifications. Qu'était-il advenu de ses dents, par exemple, celles qu'il dévoilait au Dr Mazzoleni à Rome, lors du contrôle annuel ? Le dentiste italien disait systématiquement, éveillant chez nous une fierté muette : « Vous devriez rendre grâce à la Libye et à ses sels minéraux qui vous ont donné de si belles dents. » Et qu'en était-il de la langue, sa langue qui avait une façon si particulière de former mon nom, le tunnel amplificateur de la gorge et toutes les autres parties de cette chambre d'écho, la tête – avec ses narines et ses cavités, le poids des os, de la chair et du cerveau –, tout ce qui pouvait altérer sa voix si douce ? Comment cette voix nouvelle et vieillie sonnerait-elle ? Je n'envoyai jamais le portrait à Ziad et il cessa de son côté de me le réclamer. Je finis par le lui montrer dès que nous eûmes l'occasion de nous retrouver ensemble. Il l'examina un moment et dit : « Il n'est pas assez précis. » J'acquiesçai et replaçai le dessin dans son enveloppe. « Ne le montre pas à Maman », ajouta-t-il.

Lors de cette froide soirée d'octobre à New York, je me mis à douter tout autant de mon aptitude à retourner en Libye que de mon désir de ne jamais y remettre les pieds.

[...]

En me préparant pour le voyage, je m'étais juré que, lors de mes recherches sur le sort de mon père, je rassemblerais tout ce que j'avais appris à propos de l'intuition, de l'instinct et de la sensibilité afin de l'appliquer à ma quête avec autant d'acuité que possible. Je me rendrais disponible à ce que les lieux pourraient me dire concernant ce qui lui était arrivé. Un des endroits que Diana et moi avions l'intention de visiter à Tripoli était la prison d'Abou Salim, où mon père avait été incarcéré. Je nous imaginais, foulant le sol de la cour tristement célèbre, où tant de sang avait été versé, et longeant ses interminables couloirs percés de portes que les révolutionnaires avaient défoncées à coups de masse. Mais plus la date de notre départ approchait, moins il semblait possible que je visite la prison. Je savais que Diana comptait la photographier. Je parvenais à me représenter ces images qu'elle n'avait pas encore prises. Mais, avant même que nous atterrissions en Libye, je me retrouvai en train de lui dire qu'il était hors de

question que nous nous rendions à Abou Salim. Je ne crois pas avoir jamais interdit à ma femme de faire quoi que ce soit. Je ne pouvais simplement pas supporter la pensée de voir quelqu'un que j'aimais dans cet endroit ; c'est la raison que je donnai à Diana. La vérité était que je manquais de la force nécessaire pour affronter Abou Salim. Je redoutais, au cas où je pénétrerais dans ces cellules dont j'avais entendu parler, que j'avais imaginées, dont j'avais rêvé durant des années – ces lieux sombres où tant de fois j'avais souhaité être transporté pour être enfin aux côtés de mon père –, au cas où j'entrerais dans ce lieu où son odeur, son temps et son esprit planaient encore (car ils y planaient forcément), que c'en soit fini de moi pour toujours.

Lorsque je pense à ce qui lui est peut-être arrivé, je sens un abîme s'ouvrir au-dessous de moi. Je me cramponne aux murs. Ils sont rugueux et peu fiables, faits d'une argile tendre qui s'effrite facilement sous la pluie. La fosse est circulaire. Comme un puits. Notre puits. Car, bien que ma famille ait vécu à Ajdabiya depuis des générations, il existe un autre endroit, à 30 kilomètres plus avant dans le désert, qui constitue véritablement notre berceau ancien et secret. Jusqu'à la mort de mon grand-père, la famille avait l'habitude d'aller camper là-bas durant les mois de printemps, vivant sous la tente. À présent, c'est là qu'elle élève ses chameaux et que mes cousins vont souvent pique-niquer, auprès de deux antiques réservoirs grecs creusés profondément dans le ventre du désert, afin de collecter les rares eaux pluviales. Son nom, dont la signification et l'origine linguistique nous sont inconnues, est Blo'thaah. C'est là que mon père est né, au printemps 1939.

Achévé d'imprimer en Italie.